

Vérité d'un texte.

Réflexions sur ce qu'il convient d'attendre d'un compte-rendu de notre pratique analytique.

Dominique Scarfone

Un sérieux problème se pose lorsqu'on demande à un texte d'être un compte-rendu fidèle de ce qui se passe dans une cure analytique. À quoi ce texte pourrait-il être fidèle ? Serait-ce à ce qui s'est dit réellement dans la séance ? Même dans ce cas, à supposer qu'on s'y essaie (à la limite en enregistrant la séance), rien n'est réglé : ce que l'on entend, il faudra encore l'écouter analytiquement et le traduire en texte ; lorsque viendra le moment de rendre compte de ce que nous avons ouï, nos lecteurs pourront eux-mêmes s'interroger sur la justesse de notre rapport, sur les choix que nous avons opérés dans ce matériel pourtant exact...

S'agirait-il plutôt de rendre fidèlement compte de ce que notre écoute *a suscité en nous*, de l'accès que nous aurions trouvé au matériau inconscient dans le cours des séances évoquées par notre récit ? Là aussi notre rapport sera entaché d'oublis, d'inexactitudes, de déplacements, de condensations, de refoulements.

Pourtant, on ne saurait prétendre faire de l'analyse sans en rendre compte d'une façon ou d'une autre. Le fait est, d'ailleurs, que les analystes écrivent sur leur pratique, et qu'ils écrivent beaucoup. Mais que l'on se base sur le mot à mot, voire sur l'enregistrement d'une séance, ou qu'on prétende ne rien faire d'autre que rendre compte de sa propre expérience, il reste que la fidélité d'un compte-rendu clinique n'est pas là où on l'attend.

À quoi donc un texte émanant de ce qui a été vécu au cours d'une analyse peut-il être fidèle ? Je propose, et ce n'est pas une boutade, qu'un tel texte doit avant tout être *fidèle à lui-même*.

*

Il serait pour le moins étrange que des analystes s'imaginent qu'à travers un texte, aussi détaillé soit-il, on puisse « voir » l'analyse dont on prétend rendre compte. Ce que l'on tient entre les mains, c'est un texte, ce n'est donc pas une analyse. La théorie littéraire nous apprend à distinguer entre l'auteur d'un roman, même écrit au « je », et son *narrateur* ; ou à ne pas confondre les personnages du roman avec les personnes réelles que ceux-ci semblent « représenter ». On serait donc des lecteurs bien naïfs si nous confondions le narrateur du compte-rendu d'une analyse avec l'analyste qui le signe, et les personnages de la narration avec l'analysant et les êtres qui peuplent son monde. Bref, de prendre le compte rendu pour l'analyse elle-même.

En fait, tout analyste devrait être doublement averti contre cette confusion, ayant déjà admis, dans le cours même de sa pratique, que le discours de l'analysant doit être entendu comme informé/déformé par la réalité psychique, avec les déplacements,

condensations, transferts et autre processus qui la distinguent de la réalité dite matérielle. La distinction entre la représentation et la « chose » devrait par conséquent nous être acquise. Freud a suffisamment insisté là-dessus pour nous détourner une fois pour toutes, du moins faut-il l'espérer, de la tentation de considérer le contenu manifeste comme le fin mot de l'histoire. Si en lisant le récit d'un rêve, par exemple, nous nous faisons forts de nous rappeler que c'est là le contenu manifeste et qu'il nous faut les associations du rêveur pour pouvoir espérer atteindre quelque chose des idées latentes, comment pourrions-nous demander à un texte relatant une cure d'être transparent, de nous faire voir autre chose que lui-même ? Les petites phrases qui figurent dans les tableaux bien connus de Magritte devraient se retrouver sur la page frontispice des comptes-rendus d'analyse. Quelque chose comme : « La personne dont je parle dans ce texte n'est pas l'analysant que j'ai traité », à quoi on pourrait ajouter : « D'ailleurs, moi-même qui signe ne suis pas cet analyste-là. »

On objectera que s'il en est ainsi, s'amorce alors une dérive infinie de l'interprétation : l'analyste déforme le discours de l'analysant en le consignait dans son texte ; le lecteur du texte déforme celui-ci ; et ainsi de suite... Mais l'objection sera surmontée si le lecteur du compte-rendu d'une cure accepte, en analyste qu'il est, *d'écouter le texte lui-même*, plutôt que de le traiter comme la « description » (visuelle, imaginable) de ce qui s'est « vraiment » passé. De même qu'en analyse c'est la parole elle-même qui est notre objet, et non les référents extérieurs au cadre de la séance, de même un texte analytique est vraiment tout ce que nous avons en main, et non son référent supposé, même si c'est ce référent que l'auteur-analyste prétend nous présenter. En d'autres mots, tout comme l'analyste en séance, le lecteur doit résister à l'attraction visuelle, à la familiarité dont se chargent les mots du compte-rendu. Il lui faut écouter au-delà de la cohérence narrative qui, au bout du compte, est nécessairement une mise en scène ; ne pas se hâter de comprendre, se rappelant que compréhension, c'est aussi préhension, saisie, emprise, comme le souligne Emmanuel Lévinas.

Cette disposition envers un compte-rendu d'analyse est facilitée par le fait qu'un texte n'est pas une personne qui nous parle : on peut le reprendre, le commencer par le milieu, le fractionner, le triturer... jusqu'à atteindre son point ultime de résistance, là où loge un « reste ». Ce reste, c'est ce que ni le discours de l'analysant ni l'intention consciente de l'analyste n'ont pu contenir, maîtriser. C'est ce qui déborde du texte, ce qui le trahit en quelque sorte, le révélant autre que la « bonne forme » prise par l'écrit, signalant la présence de « l'autre de la narration ». C'est aussi ce qui se passe avec un texte littéraire, mais en littérature on apprécie pour lui-même l'art de l'écriture, la mise en forme du manifeste. Cela parce que, chez les écrivains qui comptent, elle parvient par elle-même, cette forme, à donner accès à son reste, à son autre. Freud et Winnicott l'ont répété : les artistes, les poètes, ont de tout temps devancé les psychanalystes.

Cela dit, il n'est pas demandé aux analystes d'être aussi écrivains. S'ils le sont, c'est tant mieux, mais on leur pardonnera de ne pas l'être si, de quelque manière, leur

texte parvient à véhiculer le reste en question. C'est sur ce reste, sur cet excédent, que repose la vérité du texte analytique. Une vérité qui n'est pas de l'ordre de la représentation ; une vérité qui est faite de mouvement, d'excitation, d'énergie si l'on veut. C'est ce qui n'a pas pu être traduit en discours et qui migre, d'un être à l'autre, jusqu'à rejoindre le lecteur. Un texte qui réussit à nous transmettre un tel reste, je le qualifie de fidèle à lui-même.

« Fidèle à lui-même » parce que ne prétendant pas être un reflet d'une réalité distincte et distante, parce que s'offrant lui-même comme l'objet de l'expérience analytique du lecteur, puisque reprenant quelque chose de l'expérience analytique de son auteur. L'auteur, au moment d'écrire, reprend en lui et pour lui-même le mouvement amorcé par la rencontre analytique ; il écrit pour répondre à l'excès de cette rencontre, se laissant travailler par cet excédent. Il n'épuisera pas ainsi ce surplus ! Ceci nous le savons parce que le texte nous parvient et nous parle, preuve qu'il contient encore au moins une part de l'énergie du début. Ce texte peut même exciter une énergie nouvelle chez le lecteur : il y a néo-genèse libidinale, telle que la conçoit Laplanche dans le volume de ses *Problématiques* sur la sublimation. Si l'écriture épuisait le surplus d'excitation produit au cours de la rencontre, l'auteur ne sentirait plus le besoin de le publier. On publie au contraire parce que le texte à lui seul ne parvient pas à tout contenir. Bien entendu, un texte non publié peut aussi contenir une charge de ce genre, mais elle est charge pour le lecteur qui, tombant sur ce texte inédit, sera touché, rejoint (c'est encore un cas de néo-genèse).

C'est pareil en ce qui concerne les rêves. Oui, les rêves sont accomplissement de souhait... mais si nous ressentons l'envie de les raconter, il faut supposer que c'est parce qu'ils n'ont pas complètement atteint leur but. Quelqu'un (je crois que c'est Guillaumin) a parlé de « restes nocturnes », expression que je reprends volontiers. Un rêve qu'on ne pensait pas raconter peut, de par l'adresse que lui impose la situation analytique, se trouver comme ranimé, renfloué. D'épave psychique qu'il semblait, le voilà voguant, les voiles gonflées, vers des destinations imprévues. L'analyste ne prête pas seulement l'oreille ; du seul fait de son écoute, il prête au rêve ainsi sauvé de l'oubli une énergie nouvelle. Il ne sert d'ailleurs à rien de se demander si cette charge est vraiment nouvelle ou si elle était déjà là, mais occultée. Le fait est que le seul rêve que l'on connaît, c'est celui dont on fait ou entend le récit. Ce n'est pas le rêve rêvé. Le rêveur lui-même, dès le moment qu'il cherche à ne pas laisser s'évanouir ce rêve, est contraint de s'en faire un récit. De l'expérience vécue, c'est tout ce qui, à terme, va lui rester. « Words, words, words ! », s'exclame Hamlet, mais il ne sert à rien de se désoler : c'est notre matériau principal. Les mots de ce récit peuvent n'être que du vent, ou au contraire se faire chair. Tout dépend de ce que nous sommes en mesure de leur « prêter ».

Questions :

Cela veut-il dire qu'il faut renoncer à rapporter ce qu'on appelle ordinairement du « matériel clinique » pour ne parler que de l'expérience vécue de l'analyste ?

Aucunement. Toute forme d'écriture est recevable. Il n'est pas demandé à l'analyste-auteur de chercher expressément un effet. Il se peut bien, au contraire, que, pour un auteur donné, ou pour une analyse donnée, c'est en se tenant au plus près du matériel que l'on laissera surgir avec plus de force le « reste » dont il est question. Il n'y a donc pas à prescrire une forme d'écriture de préférence à une autre. Ce dont il est question ici, c'est de la façon dont on reçoit un compte-rendu d'analyse, quelle qu'en soit la forme, et des présupposés qui guident sa réception.

Ne verse-t-on pas alors dans le subjectivisme ? Le texte ne finira-t-il pas par se plier au sens que voudra bien lui prêter son lecteur, fût-il analyste ?

Justement, non. Si ce lecteur lit, ou mieux « écoute » le texte analytiquement, il saura tenir compte des éléments qui dans le texte même véhiculeront la « charge » inconsciente. Lecture ou écoute qui cependant sera attentive au fait que dans ce cas, *c'est le lecteur qui transfère sur le texte*, et qu'il faut donc savoir mettre cette dimension transférentielle dans la balance. Cela signifie admettre que si le texte « me » touche, ce qu'il éveille en moi me fera parler d'abord de moi, et que, à son tour, ma parole sera offerte à l'écoute d'un tiers. Le subjectivisme n'est pas automatiquement mis en échec, mais une parole qui tient compte de sa dimension transférentielle est plus susceptible de produire une forme qui rendra « présentable », ne serait-ce que provisoirement, la « charge » qui circule. Voilà à nouveau un processus potentiellement infini, mais où cette fois se déploie en cours de route comme l'image en creux de ce qui gît dans la chair des mots. C'est à faire désespérer les tenants des « données probantes », mais ce sera beaucoup plus près de la vérité de l'expérience que tout compte-rendu que l'on recevrait comme un portrait fidèle de ce qui s'est « réellement » passé¹.

Mais encore, un compte-rendu d'analyse ne parlera-t-il en fin de compte que de l'expérience de l'analyste ?

Oui et non. Oui, puisque comme nous l'avons vu, il est impossible de prétendre parler de l'expérience « objective » de l'analysant. Non, puisque, tendu qu'il est vers la présentation de *ce* patient et pas d'un autre, l'analyste qui écrit, dans la mesure où il s'engage avec suffisamment de sincérité dans son écriture, n'est pas exactement celui qu'il aurait été en écrivant à propos d'un autre analysant. Quelque chose de l'analysant « informe » l'écriture de l'analyste et cela finit par donner au texte ce parfum de vérité par lequel d'autres analystes reconnaîtront quelque chose de leur propre expérience.

¹ Rien n'empêche d'ailleurs, de montrer de façon probante que l'expérience analytique a des effets thérapeutiques réels et durables. Des études récentes ont commencé à la démontrer. Mais cela, ce n'est pas un compte-rendu d'analyse qui peut le faire.

En quoi cela démontre-t-il la validité psychanalytique de ce qui est rapporté ?

Je ne crois pas qu'un texte de ce genre puisse jamais « démontrer » ou « prouver » quoi que ce soit. Il peut tout au plus *montrer*, faire sentir, à qui aura fait sur lui-même l'expérience de l'analyse, que nous sommes bien dans les parages de l'inconscient et de ses effets.

*

Un texte clinique, tout comme un récit de rêve, n'est pas, en fin de compte, un véritable compte-rendu : il est plutôt le « rendu » lui-même, comme on dit du rendu en peinture... C'est ce qui se rend à destination, trouve son destinataire, voire le crée au besoin. Il appelle son lecteur, comme un tableau dans un musée réussit à se détacher des autres et à nous attirer à lui, inexplicablement. L'adresse que nous lui ajoutons ainsi lui permet de continuer sa vie d'œuvre d'art, vie qui s'éteindrait si plus personne ne le regardait ou n'en parlait avec des mots susceptibles d'allumer à leur tour le désir de quelqu'un d'autre... C'est le long de cette chaîne potentiellement infinie que se situe notre travail et ce que nous pouvons en écrire. C'est la transmission du levain, c'est la contagion, c'est le cri qui depuis les origines de l'humanité parvient jusqu'à nous à travers la littérature, la philosophie, les arts plastiques, la musique, la danse... toutes formes destinées à contenir autant qu'à transmettre ce cri inépuisable.

DS

Septembre-octobre 2009